

...et si nous retournions en Oranie !

AVANT-PROPOS

"Les années passent, les chagrins restent" dit Chateaubriand dans ses "Mémoires d'outre-tombe". Ce grand politique doublé d'un honnête homme, auprès de qui nombre de nos hommes publics de l'heure présente feraient bien de prendre des leçons, en parle en connaissance de cause, car il représente une page immense et importante de notre Histoire. Les chagrins restent ! C'est plus vrai que jamais, du moins pour le plus grand nombre d'entre nous, mais demeurent les souvenirs, "de très nombreux souvenirs ; mais ils n'atténuent en rien, au contraire, notre dispersion", ainsi que me l'écrivait, il y a un lustre, une compatriote repliée en Charente. Oui, les chagrins restent, le confirme la même personne cinq années précises après cette amère réflexion, à qui j'ai adressé en cette autre fin d'année de disgrâce de 1981, une photographie du format carte postale représentant, volant au-dessus de la chapelle de Santa-Cruz, un groupe de trois avions "Neptune" de la base aéro-navale de Lartigue (Valmy). "Je me revoyais dans notre pays du soleil au ciel bleu, avec mon cher défunt et mes quatre enfants (de la quatrième génération), où les jours s'écoulaient si heureux ! Puis nous voilà devenus des déracinés, avec tous nos proches dispersés, après avoir échoué en Charente..." Je n'ose pas continuer, car me comprendront quasi tous ceux pour qui "les souvenirs sont très souvent de l'autre côté de la grande bleue, plus encore par ce temps de décembre gris et froid, avec un vent qui ne cesse de fouetter les gouttes de pluie contre les vitres, me faisant m'ennuyer de mon soleil..." Ce cri du cœur, qui me fait évoquer les "Regrets" de du Bellay, je l'ai lu, je dirai même entendu en provenance d'autres lieux de cet amorphe et égoïste Hexagone qui nous a longtemps ignorés ou critiqués à propos du problème de l'Indemnisation, et qui reste aujourd'hui de marbre, malgré ses deux millions de sans-travail, à l'annonce que le Viêt-nam va bénéficier d'un royal cadeau (socialiste!!!) de 200 millions de francs lourds. Je dis bien, je le précise, 200 millions, et un autre pays issu de la désintégration d'une certaine entité, le Vuatnufu ou quelque chose dans ce genre, va aussi recevoir à titre de don (c'est l'époque des présents), à peu près un cadeau identique... C'est décidément de plus en plus beau, et grand, et généreux, avec le pognon des contribuables devenus amorphes à l'extrême, — la France du changement!...

Des âmes charitables qui pourraient lire ces réflexions entre deux parties ou deux coups d' blanc, voire entre deux grains de chapelier, vont me taxer de raciste.

Raciste ? Oui, à l'endroit de tous ces métèques qui ont pris la France pour un dépôt ou un tapis-brosse. Et puis je m'en fiche éperdu-ment ! Souverainement ajouterai-je ! Si les nouveaux marchands du temple ne sont pas contents, eh bien qu'ils f... le camp : la "Quinta puneta" est encore assez vaste pour leur offrir de la place. Cela étant, je reprends aussitôt mon bâton de pèlerin de bientôt vingt ans d'âge, et je vous convie, amis lecteurs, à m'accompagner jusqu'à...

...DUBLINEAU

Venez bonnes gens, au rendez-vous des faits et des choses de votre passé ! Vous, les Serrano, avec le souvenir de votre ancien disparu depuis longtemps, que j'eus le grand plaisir de connaître au cours des années 30 et dont j'ai gardé une excellente image dans ma mémoire. Venez les Mayor, Cantet, Hugon, Santiago, German, et vous aussi l'ultime ou avant-dernier maire de l'endroit, M. Boronad, le "4 galons de 39/45", que j'ai cru apercevoir, il y a déjà bien des années, sur le quai de la gare de Montpellier : j'étais dans le train qui me conduisait en Gironde. Et vous aussi, ceux des Moulins, de l'Hydraulique, de la Briqueterie, d'E.G.A., de l'Enseignement, de la S.N.C.F.A. dont la grande famille a payé un lourd tribut à la rébellion, et vous encore de la Standard où, plus d'une fois, j'ai fait provision de carburant, lorsque je devais accomplir le long périple si divers, mais si accueillant malgré tant de sites ou d'images différents : Oran - Mascara - Frenda - Tiaret - Relizane - Mostaganem - Oran. Que m'excusent tous les autres de ne point les citer, ma mémoire étant en chute libre depuis quelque temps : eux aussi se doivent d'égrener le chapelier de leurs souvenirs et de leurs regrets, en restant sourds aux appels des nouvelles sirènes de ces temps, aussi cajoleuses mais autant parjures que les autres. Je ne peux pas oublier que l'une d'entre elles s'écriait, avec beaucoup d'emphase, chez nous-même, en novembre 1954 : L'Algérie c'est la France ! Devinez à quelle... sirène je fais ici allusion.

Imaginons que nous sommes à Saint-Denis-du-Sig, au bout de l'avenue de la République. Sur notre droite, presque à angle droit, le virage est marqué par un panneau indiquant la route vers Mascara, celle des "chacals sont par ici, par ici, par là-bas...", ces paroles de la célèbre Marche des Zouaves. Une marche altière que l'on n'a plus

guère entendu depuis la braderie, que doivent regretter tous ceux qui, aux voûtes éternelles, doivent évoquer Magenta, Solferino, Malakoff, les Taxis de la Marne, du Secteur 132...

Après quelques centaines de mètres de montées s'étend déjà, sur notre gauche, la perspective de cette magnifique plaine arborée à profusion depuis le Sig vers Perrégaux et jusqu'au-delà de Relizane. Après le domaine des oliviers aux feuilles argentées, voici que s'étend celui des fruits d'or et autres fruits à noyau. Quel crime impardonnable a été l'abandon de cette œuvre grandiose de nos compatriotes, de tout ce patrimoine qui n'a pas de prix et que la République gaullienne a fait évaluer par des ignares ! car ON n'indemniserait jamais ce que leur aura coûté leur travail, ce terme étant pris dans toute sa valeur, toute sa force. Ce travail dont la dernière production aura profité un certain temps à un ramassis de parvenus, les plus malins, car qu'en reste-t-il aujourd'hui ? La présence, une courte période, sur les lieux de production, de prétendus ingénieurs agronomes de l'Hexagone, et parmi le lot un ancien conseiller général de Perrégaux élu au titre de l'UDMA, nanti de titres plus ou moins imaginaires ; ce dernier, dans sa retraite de Poitiers (curieux, non!!!) bavant sur l'œuvre de nos bâtisseurs ; cette présence, dis-je, n'a absolument pas permis de rénover toute la production d'agrumes d'antan qui étaient le cadre éblouissant depuis Saint-Denis-du-Sig jusqu'aux approches d'Inkermann. Un ami revenu de là-bas, ayant effectué ce trajet en auto, ne m'a pas caché que c'est un véritable désastre qui déchire le cœur... Il est vrai que bien souvent, bien mal acquis...

Amis lecteurs, en essayant de vous reconduire "chez vous", j'ai une fois encore emprunté le chemin des écoliers et je m'en excuse humblement. Que voulez-vous, je ne puis en effet aborder un sujet intéressant le pays perdu sans que me parviennent à l'esprit, un peu en zig-zag, d'autres images, d'autres souvenirs. Bien malgré moi, je suis très souvent emporté dans un tourbillon qui m'écarte du chemin que je m'étais tracé en commençant cette page : je suis tellement imprégné du passé de notre chère province, je l'ai tellement parcourue que c'est devenu pour moi un refuge, face au spectacle de ces temps. Un refuge propre au repos de l'esprit.

Mais me voici à nouveau au cœur du sujet, et je vous convie à reprendre la bonne route en direction de la halte où, hier, il faisait autrement mieux vivre que par ici.

C'est le chanoine Victor Desjardins, historiographe à ses heures de répit, qui sera en grande partie notre guide. Tout ce qui va suivre ou presque a fait l'objet d'un ouvrage paru en 1951. En la circonstance, comme de même pour ce beau village de Rivoli où il exerça aussi son sacerdoce, ce prêtre a fait œuvre d'historien, en cherchant dans les archives de notre chère province et dans celles du Service Historique de l'Armée, et aussi en se rendant sur les lieux décrits, pour voir et relater en toute honnêteté, — qualité oubliée sciemment de maints politiciens devenus historiens au gré du célèbre vent de l'Histoire, pour plaire au Prince.

Ce village, de 1851 à 1885, était appelé Oued-El-Hammam, du nom de l'oued alimenté d'une eau très claire qui coulait à proximité du lieu, que l'on franchissait pour se rendre à Mascara. Cette liaison directe ne fut établie qu'en 1841, après la prise de cette cité, et le village devint alors une étape ordinaire pour tous les convois, ordinaire certes, mais combien dangereuse par la suite, comme on l'apprendra plus loin. Du fait de l'établissement, en 1843, d'un pont sur l'oued, le lieu devint "Pont de l'Oued-El-Hammam" et l'étape prit le nom, comme désigné plus avant et jusqu'en 1885, d'Oued-El-Hammam.

Déjà, en 1846, un ancien militaire du nom de Weiss y avait ouvert une sorte d'auberge loin d'être une auberge espagnole. En effet, le gibier abondait dans ce secteur, et le poste était régulièrement ravitaillé par les équipages de l'armée qui y faisaient halte : la nourriture ne faisait donc pas défaut, et les plats étaient variés. Cet établissement fut cédé en 1850 à André Meyer, ancien soldat lui aussi, qu'il baptisa si l'on peut dire "Hôtel de l'Habra", sans doute le plus ancien du bled de chez nous, puis il fut cédé à un nommé Teufel, ce qui fit dire alors que ces trois patronymes sentaient la Rhénanie ou l'Alsace. Par la suite, après l'établissement officiel du centre, Oued-El-Hammam, sur le strict plan de l'urbanisme de l'époque, devait comprendre les lieux-dits le Bivouac, le Campement, le "Trou" (?) du père Boudin, les Figuiers à Senat, le chemin de l'Escargot, le Moulin, l'Usine, la Guethna. Le plus célèbre fut celui du Blockhaus, construit en 1843, sur une éminence à 150 mètres à l'Est du centre. Théâtre d'un célèbre fait d'armes en 1845, ses ruines ont disparu, mais en voici l'histoire.

DÉFENSE DU BLOCKHAUS PAR PIERRE DUBLINEAU

Mais éclairons d'abord le lecteur sur la personnalité du héros de ce fait d'armes. Né à Rivarennes, près de Tours, en 1815, à l'heure de l'écroulement de l'Empire, il est en 1836 soldat au 4^e Hussards à Bayonne. Il est alors volontaire pour l'Algérie, où il est affecté au 2^e Régiment de Chasseurs d'Afrique et, dès 1839, il va prendre part à toutes les campagnes auxquelles son unité sera mêlée : combat près de Misserghin le 16 mai 1840, dont il a déjà été question dans "L'Echo", lors de l'évocation de ce cher village aux fruits d'or, puis combat de la Sebkhra le 3 octobre, et il prendra part également aux razzias de répression chez les Ouled-Ali, entre Saint-Lucien et les Lauriers-Roses, en octobre et novembre de cette même année.

Il sera encore présent au combat de la montagne de Sidi-Lakhdar au début de l'année suivante, en 1841, et, de bled en bled, participera aux expéditions de Tagdempt, dont il a été question dans "L'Echo", lorsque j'ai évoqué ce village proche de Tiaret, puis de Mascara, où l'adversaire est toujours le même, l'Emir. Après avoir fait l'objet de plusieurs citations, Pierre Dublineau remet ça au cours d'un violent combat dans le secteur de La Mina (Relizane), où il est blessé et capturé. Prisonnier, un soldat de cette trempe ! Non, et sa captivité ne durera pas longtemps : il jouera la fille de l'air et rejoindra son régiment en pleine nuit. C'est le pur exemple de ce que sera dans le futur le baroudeur de cette armée d'Afrique, celle qui..., que... Vous m'avez compris. On disait de Dublineau qu'au physique c'était un tempérament robuste, supportant aisément les fatigues de la guerre, et qu'il était gai, serviable, d'un caractère fougueux, aimant les aventures. On verra par la suite que ce portrait n'était pas exagéré, au contraire. Rendu à la vie civile, après être demeuré quelque temps à Oran, Pierre Dublineau songeait à rentrer en France, quand on lui proposa d'assurer la défense du blockhaus d'Oued-El-Hammam, dans une région que sa vie militaire lui avait permis de bien connaître. On n'échappe pas à un certain destin, à un passé d'émotion recherchées, à l'aventure qui aura été celle de tous ceux qui eurent l'heur, je dirai même l'honneur de servir dans cette valeureuse armée d'Afrique qui se sera distinguée — et de quelle manière ! avec quel panache ! — sous tous les ciels de la terre. Pierre Dublineau accepte la mission qui lui est proposée, et pour être secondé comme il sied, il amène avec lui un de ses camarades nommé Wendling.

Selon mon habitude, j'ai plus ou moins ajouté mon grain de fel-fel à ce récit, pour le rendre, sans prétention aucune, plus vivant si j'ose dire, sans pourtant en farder la véricité, et je suis persuadé que le lecteur ne m'en tiendra nulle rigueur.

L'ATTAQUE DU BLOCKHAUS (17/23 OCTOBRE 1845)

Il n'y a plus pour l'Hexagone d'espace à conquérir, pour en tirer de quoi fournir à son industrie cette alimentation payée très cher aux pays pauvres de matières premières, alors que la très grande étendue de notre Sahara était un réservoir quasi inépuisable de ces matières qui nous font défaut. Plus d'espace, donc plus d'aventures, plus d'Histoire à écrire, pas plus qu'à raconter ce célèbre vent inventé par les salopards de ces temps. Plus de ces appels auxquels notre prestigieuse Légion Etrangère a obéi durant plus d'un siècle et demi où, à leur arrivée à Sidi-Bel-Abbès, les hommes étaient tous volontaires pour aller au baroud, et, selon la formule consacrée, **volontaires pour mourir**. Plus d'espace à conquérir, pour y apporter ce sens du génie et d'humanisme de l'homme blanc et, à quelques exceptions près qui sont le lot de tous les humains, cette civilisation de bien-être à laquelle des millions d'êtres aspirent encore, malgré cette indépendance qui leur fut octroyée, à laquelle ils ne peuvent s'habituer en dépit des années qui s'écoulaient.

Le monde est ainsi fait, que ce n'est pas au siècle prochain que nos descendants pourront y porter remède. J'allais omettre de dire que l'Hexagone n'a même plus d'espace vital pour y faire manœuvrer son armée mécanisée, alors qu'il possédait les très vastes étendues appropriées pour ce faire de Trézel à Afrou, d'Ain-Kermès à Médriça et Médriça à Ain-Skrouna et bien plus au Sud. Mais ceci serait une autre histoire à définir, et nous allons en venir au sujet, en écoutant le chanoine Desjardins.

La malheureuse affaire (mais combien glorieuse) du marabout de Sidi-Brahim (septembre 1845), et la capitulation sans combattre ce même mois à Ain-Témouchent du détachement du lieutenant Marin, dont il a déjà été question dans notre "Echo", amenèrent une insurrection à peu près générale des tribus que l'on considérait comme soumises, qui provoqua une circulation très difficile entre Mascara et Oran du fait que la tribu des Gharabas bloquait la route du Sig. Le 17 octobre, au cours de l'attaque d'un convoi de voitures en provenance

d'Oran, les conducteurs furent massacrés, les véhicules pillés et incendiés, et, à la nuit, onze heures du soir, commença l'attaque du fameux blockhaus. Posté sur le haut de ce lieu, Dublineau, fusil en mains, veillait, lorsqu'un Hachem qu'il connaissait s'approcha à petite distance en lui conseillant de se rendre, lui promettant la vie sauve ainsi qu'à son compagnon. Pour toute réponse, Dublineau le mit en joue et lui fracassa le crâne. Ce fut le signal de l'attaque. Pour ménager les munitions il faisait seul le coup de feu, mais chaque coup abattait un assiégeant. Wendling chargeait les armes et les lui passait. En présence de cette résistance, les fellouzes de l'époque employèrent une autre méthode, en tentant d'asphyxier les deux assiégés, par l'incendie d'une meule de fourrage, comme lors du siège de la Rahouya, près de Montgolfier, comme lors de l'attaque par Bou Hamama de la ferme Granet à Relizane.

Les baraquements du blockhaus sont alors saccagés, puis incendiés, mais toutes les tentatives contre les murs de cette sorte de citadelle échouèrent, et les attaquants abandonnèrent la partie le 23 octobre, devant l'arrivée d'une colonne commandée par le colonel Géry. Ce sera alors la délivrance, après une semaine de harcèlements sans cesse renouvelés : les deux assiégés étaient à bout de forces.

Nous allons à présent, provisoirement, mettre un terme à cette première partie de l'évocation de ce village, en relatant ci-après ce qu'il advint de nos deux héros.

Dublineau et Wendling furent largement indemnisés, plus rapidement que ne le seront les spoliés de notre époque, et vécurent de longues années encore, sur les concessions qui leur furent attribuées dans la banlieue de Mascara. En 1865, lors de son séjour chez nous, Napoléon III décora l'un et l'autre de la Croix de la Légion d'Honneur ; Wendling mourut à Saint-André de Mascara en 1874, et Dublineau à Mascara il y aura un siècle, cette année, en 1882.

En 1883, un an donc après, le Conseil municipal de Mascara donna le nom de Dublineau et de Wendling à deux rues de la cité. Dans la première et habitaient entre autres, à l'heure de l'exode, le docteur Bensafir, le bijoutier Antibi, l'avocat Kandil, l'expert-comptable Mazano, ainsi que les commerçants en denrées alimentaires exploitant, l'un l'épicerie du Progrès, l'autre l'épicerie fine

Mouchnino, y était installée également l'école des Religieuses Trinitaires. Dans la seconde artère, existait le magasin de vente de fleurs "Le Clos Fleuri", exploité par Mme Clauzel. On doit aujourd'hui y vendre des... figues de Barbarie.

La ville de Tours a donné aussi le nom de Pierre Dublineau à une avenue. Par ailleurs, depuis 1929, la mairie de Dublineau conservait le célèbre fusil dont le défenseur du blockhaus se servit pour défendre les lieux, offert à la commune par sa fille, Mme Ruet ("Echo d'Oran" du 26 avril 1929) ; j'ignore ce qu'est devenue cette arme, digne de figurer au musée de l'Armée.

(A suivre.)

François RIOLAND.

N.B. — Dans l'article du dernier numéro de "L'Echo" (janvier/février) :

1°) Page 4, il fallait lire : **Le vent de Ch'Nord** et non Ch'Now ;

2°) Page 5, ligne 18 : **Ami** de ma famille et non **ausai** de ma famille ;

3°) Même page 5, au bas de la colonne : **Cela ne pouvait être compris et non cela me paraît être compris ;**

4°) Même page, 2^e colonne, ligne 17 : **leurs initiatives furent très judicieuses et non préjudicieuses** — ce mot n'existant même pas dans notre langue.